

L'AMI DU FOYER

Journal des Familles Chretiennes

3e Année - - - No. 5
10 Decembre 1907

Saint-Boniface, Manitoba

Prix d'Abonnement : 50 cents
Etats-Unis : 60 cents

sep08 Mlle A. Dussault

A
H-21-5
V3n05
10 dec 1907
c.x.l.

La Legende de St Nicolas

(Pour l'Ami du Foyer)



LES premières étoiles au firmament marquaient la fin du 5 décembre 12... La journée avait été belle, une brise douce, saturée d'effluves plutôt printaniers, aurait pu donner des idées de renouveau si l'automne n'avait été si avancé.

Le petit Ursmar, bambin d'environ 10 ans, fils du comte Xheunemont, venait de quitter le giron de sa mère, la comtesse Aldegarde, et monté sur un escabeau contemplant, accoudé sur l'appui de la fenêtre et par-dessus la crête du mur d'enceinte, le panorama des grasses prairies ternies par les premiers froids, et les arbres dénudés des vergers et de la forêt voisine. Ses traits marquaient l'ennui et la mélancolie, son nez en forme de bec de corbeau, signe distinctif de la maison de Xheunemont, se pliait contre la vitre il était préoccupé, il avait attendu en vain depuis plusieurs jours la visite de ses compagnons de jeu, Hubert et Ludgarde, les enfants du seigneur de Herve, leur voisin.

Tout à coup un son de cor résonne dans l'air, répond aussitôt par celui de l'homme de garde, le pont-levis s'abaisse, la porte de la tour tourne sur elle-même, et une cavalcade entre dans la cour du chateau.

C'était son père, le comte de Xheunemont accompagné de son écuyer et de ses hommes d'armes qui rentrait, revenant de sa visite annuelle à l'hôtel à l'enseigne des *Quatre fils Aymond*

situé dans la Seigneurie de Herve sur la route de Liège à Aix-la-Chapelle qui avait vu passer et avait hébergé Charlemagne marchant à la conquête de la Saxonnie, et qui plus tard, en 1814, voyait repasser le grand Napoléon avec les restes de la Grande Armée, vaincu par le froid et la faim et poursuivi sans trêve ni repos par les armées alliées.

En ce jour, chaque année, il était de tradition que le comte de Xheunemont vivant allait en cette auberge des Quatre fils Aymond, situé en la Ville de Herve et en présence du seigneur de Herve et des autres nobles des environs, des hommes libres et des manants du comté, il jurait sur la croix de son épée, de défendre la veuve et l'orphelin (serment qu'il n'avait jamais manqué d'exécuter) et chaque fois qu'il en revenait il rentrait en son chateau le cœur à l'aise d'avoir fait une bonne action.

L'homme de garde allait relever le pont-levis, lorsqu'il voit s'avancer vers celui-ci un homme à barbe blanche, habillé de la bure et portant le bâton de pèlerin suivi d'un serviteur habillé, de la même façon, qui conduisait un âne chargé de deux gros paniers remplis de différentes choses, qu'on n'aurait pu distinguer, cachées qu'elles étaient par une couverture, pour les protéger sans doute contre la pluie, la neige ou les ardeurs du soleil.

—Que voulez-vous, pèlerin ? demande l'homme de garde.

Au nom de Dieu ! l'asile et l'hospitalité pour la nuit pour moi et ma suite.

—Le sire et la dame de céans accueillent avec joie les hôtes que la Providence leur envoie. Entr. z.

Pendant ce temps le petit Ursmar avait quitté la fenêtre, avait pris sa mère par la main et avec des cris de joie l'avait entraînée à la rencontre de son Père qui, à peine descendu de cheval, le recevait dans ses bras. Rendu libre Ursmar aperçoit le pèlerin et sa suite et dans sa joie enfantine, n'ayant jamais vu d'âne, s'écrie : Oh ? Papa ! Maman ! est-ce pour moi ce beau petit cheval ? Lt s'en approchant : qu'il est beau, quelle belle robe bleue il a, son poitrail et son ventre sont blancs comme neige, et quels beaux sabots d'ivoire !

La dame s'étant approchée du pèlerin et ayant deviné un personnage recouvert du sacerdoce lui dit :

—Serviteur de Dieu, qui t'envoie, cette maison est la tienne.

—Et que mon toit te soit propice, ajoute le comte qui les avait rejoints.

—Que la paix du Tout-Puissant soit avec vous et en votre demeure, répondit le pèlerin.

Après le souper auquel on avait ajouté un gâteau et une bouteille de vin vieux en l'honneur de l'hôte, le petit Ursmar s'étant approché du pèlerin, lui caressait les mains, ses grands yeux noirs plongeant dans son visage, imprégné d'une ineffable douceur, puis de sa voix caline et douce lui demande :

—Pèlerin tu connais beaucoup d'histoires, raconte m'en une.

—Fils de mes illustres hôtes ta demande sera exaucée. Ecoute :

Il y a de cela beaucoup d'années, du côté du soleil levant dans un pays appelé la Lycie, non loin de la Terre Sainte, ou naquit Notre-Seigneur Jésus, il y a une ville appelée Patarre. Dans cette ville il y avait un papa et une maman qui n'avaient pas d'enfant et qui a cause de cela, se croyait bien malheureux, quoique noble et très riche, et tous les jours ils priaient la Providence de combler leurs vœux et à cette fin ils faisaient beaucoup de bien aux pauvres. Après plusieurs années de supplications, la Providence leur envoya un fils qu'ils appelèrent Nicolas. Et de même que sa naissance était due aux prières et aux vertus de ses parents, de même la piété et le zèle pour la vertu furent la principale occupation de sa vie. La mort de ses parents le rendit maître d'une fortune considérable, mais il la distribua volontairement aux pauvres et surtout aux pauvres honteux. Entr'autre exemple de sa charité chrétienne on raconte qu'un noble avait trois

filles adultes que sa pauvreté empêchait d'établir honnêtement, et que pour ce motif il voulait livrer à un commerce qui aurait été la cause de leur perte. Nicolas, l'ayant appris, alla pendant la nuit, jeter par une fenêtre dans la maison de ce noble la somme nécessaire pour la dot de ses filles, répéta ensuite deux fois, le même acte de générosité, et les mit ainsi en état d'épouser des hommes vertueux. On raconte aussi qu'il a sauvé d'une manière extraordinaire trois petits enfants d'une pauvre veuve exposés à de graves dangers.

Une lumière si brillante était digne d'être placée sur le chandelier et c'est ce qui eut lieu d'une manière miraculeuse. L'évêque de Myre venait de mourir. Dieu fit connaître par révélation, qu'on devait nommer pour le remplacer, celui, qui le lendemain entrerait le premier à l'église Nicolas, étant entré le premier on le sacra évêque. Il n'accepta cette dignité que par la volonté de Dieu manifestée par tant de clarté, et il n'en devint que plus humble et plus bienfaisant et plus parfait dans la pratique de toutes les vertus. Aussi, donna-t-il par elles et par ses miracles plus d'éclat à sa dignité, qu'elle ne contaibua à sa gloire. La multitude de ses miracles fut telle qu'on lui donna le nom d'homme des miracles. Mais en même temps, Dieu, pour éprouver sa patience, voulut qu'il eût à souffrir pour la la foi, de rudes persécutions : l'exil, la misère, les chaînes, les cachots, jusqu'au moment où l'empereur Constantin rendit la paix à l'Eglise. Il combattit avec un nouveau zèle l'idolatrie et l'hérésie des Ariens nouvellement née, et malgré son grand âge, se rendit au Concile de Nicée pour prendre part à la condamnation de cette pernicieuse doctrine. A son retour, il sentit les approches de la mort : et s'étant mis à réciter le psaume 30, il rendit son âme à Dieu en 352, en prononçant ce verset : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* Son corps fut porté plus tard à Bari, en (Italie), où il fut en grand honneur à cause des nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau. Maintenant qu'il est au ciel, on raconte que vers cette époque de l'année, il visite dans les pays chrétiens les petits enfants qui l'invoquent et leur fait les cadeaux qui peuvent leur être agréables.

—Et l'histoire est finie demande Ursmar.

—Oui, mon fils.

—C'est extraordinaire, on n'a jamais vu saint Nicolas dans ce pays et il ne m'a jamais rien rapporté.

—C'est que ne vous l'avez jamais prié.

—Comment faut-il donc le prier ?

—Il faut dire ainsi :

Binamé saint Nicoleie
A deux mains jondawes juv'preie
Tot d'indant delle sainte patreie

Ce coup

E
A
F
N
S
C
C
T

Et vo
qu'il m
un plu
et des c
fants ?

Sans

Et v

que lu
prend,
me de
prière
pèlerin

Penc

rêve; n
près de
barbe

avec u

une m

main,

son co

vidant

qu'un

des flè

plume

Hesm

parler

dispar

âne se

en s'é

nuit

avait

gisaie

proch

côtés

dessu

le gof

bon.

les k

tesse

est ex

légre

aux l

Nus m'rouvit nin tot passant
 Si ju v's adresse cisse prière
 C'est qu'j'a st'etendou dire
 Qu'tos l's ans vos v'nez dès cire
 Tot espès pos les êfants.

Ce couplet wallon veut dire en français.

Bien aimé saint Nicolas,
 A deux mains jointes je vous prie
 En descendant de la sainte patrie
 Ne m'oubliez pas en passant.
 Si je vous adresse cette prière,
 C'est que j'ai entendu dire,
 Que tous les ans vous venez du ciel
 Tout exprès pour les enfants.

Et vous croyez, demande Ursmar, si je le prie, qu'il m'apportera un beau cheval, un bonnet avec un plumet, un habillement de chasse, des gâteaux et des douceurs pour partager avec les autres enfants ?

Sans doute.

Et voilà Ursmar, répétant sans cesse le couplet que lui a appris le pèlerin. Mais la fatigue le prend, le sommeil alourdit ses paupières, une femme de charge le conduit à sa chambre; en disant sa prière du soir, il bégaye encore le refrain appris du pèlerin et bientôt s'endort.

Pendant la nuit il ne sait s'il est éveillé ou s'il rêve; mais il voit sa chambre éclairée, et au milieu, près de la cheminée, il voit le bon pèlerin avec sa barbe blanche, non plus habillé de la bure, ni avec un bâton, mais avec des habillements d'évêque, une mitre sur la tête et une crosse pastorale à la main, une lumière surnaturelle semblait sortir de son corps. Près de lui son âne, et son domestique vidant le contenu des paniers qui n'était autre, qu'une trompette, une petite épée, un arc avec des flèches, un costume de chasse et un bonnet à plumet, des gâteaux et des livres avec des images. Ursmar regardait faire, et la crainte l'empêchait de parler et de faire un seul mouvement; la lumière disparaît tout à coup, le pèlerin, le domestique, son âne se sont évanouis et il se rendort. Le lendemain, en s'éveillant, il s'aperçoit que ce qu'il avait vu la nuit était réel. Sur le plancher, du côté où il avait vu l'arrière train de l'animal, de menus crotins gisaient à terre, il en prend un dans ses mains, l'approche de ses narines, il avait l'odeur du miel, les côtés et l'intérieur avaient le jaune de l'épi mur, le dessus, le rouge du pain cuit, il le porte à ses lèvres, le goûte et trouve qu'il n'a jamais rien mangé de si bon. Alors, sa joie ne connaît plus de bornes. Oh ! les bonnes crotalles, maman, crie-t-il à la comtesse qui entre justement pour le réveiller. Sa joie est exubérante, le château est rempli de ses cris d'allégresse, il montre ses cadeaux à son père, à sa mère, aux hommes d'armes, aux valets, aux servantes. En-

fin, il se souvient et peut raconter ce qu'il a vu la nuit et demande le pèlerin, on va à sa chambre, elle est vide, son lit n'a pas été dérangé, on le cherche partout, on ne le trouve nulle part. Il est disparu, lui, son domestique, son âne. On demande à l'homme de garde s'il l'a laissé sortir. Il répond qu'il n'a vu âme qui vive de toute la nuit jusqu'à présent. On s'enquiert dans la contrée : personne ne s'était aperçu de son passage, ni à son arrivée, ni à son départ et chacun était dans l'étonnement et l'admiration.

Ce doit être saint Nicolas, dit Ursmar. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la contrée et les pays voisins.

Tous les enfants, riches comme pauvres, suivirent l'exemple d'Ursmar et les années suivantes, ils reçurent d'après ce qu'ils avaient mérité. L'usage s'en est perpétué jusqu'à nos jours. C'est pourquoi dans le pays de Liège et dans le reste de la Belgique, en France, en Bavière, dans la vallée du Rhin, la quinzaine précédant la saint Nicolas, les enfants sont beaucoup plus sages qu'à l'ordinaire, et dans la soirée du 5 décembre ils déposent près de la cheminée le plus grand panier possible, ils y mettent du foin et de l'avoine pour l'âne de saint Nicolas et tout autre chose qui leur semble pouvoir plaire le mieux à leur grand patron. Le lendemain, on les voit courir par bandes, les uns avec des trompettes de tous calibres, d'autres avec des tambours de toutes dimensions, d'autres se donnant des airs militaires dans des costumes d'officiers, portant des fusils ou agitant des sabres, le tout accompagné d'un bruit indescriptible que peut seule rendre la joie sans limite de la première jeunesse. JEAN CLCSSET.

CHEZ LES CRIS DE L'ALBERTA

Par le PÈRE LEON BALTER, O. M. I.

(Suite)

ET maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous raconter une histoire qui vous montrera combien le Bon Dieu aime nos chers Indiens, et comment il s'y prend parfois pour sauver une pauvre âme qu'il a aimée de toute Eternité

David était protestant, ou pour mieux dire il n'était rien du tout, car il ne fréquentait point l'église protestante. Il n'était point catholique non plus. Sa femme était catholique, et sans doute pour lui faire plaisir, il consentait à de rares intervalles, à l'accompagner à notre église.

Un beau jour on vient me chercher à la hâte *Kizipa notta*, vite vite, mon Père "La femme de David se meurt." Aussitôt le frère Alexandre attèle nos petits poneys et nous partons ventre à terre, les che-

vieux bien entendu. Nous y voilà, je saute de voiture et j'entre.

La maison était bondée de monde, hommes, femmes et enfants se tenaient là accroupis.

La malade était étendue à terre sur quelque couverture. Elle ne parlait plus, respirait à peine, elle avait encore sa pleine connaissance et aux questions qu'on lui posait elle pouvait répondre par un léger mouvement de la tête.

Tous les faiseurs de Médecines de la Réserve étaient là rassemblés, chacun avec son sac de racine. Tout avait été essayé, mais en vain. C'était le tour maintenant de l'Homme de la Prière. On allait voir si ses médecines à lui valaient quelque chose. Le beau-père de la malade fit un discours, c'est dans le programme, cela ne rate jamais : Protestant et faiseur de médecine lui-même, il disait qu'il ne "haïssait point notre religion et qu'il avait confiance dans les médecines de la prière."

Quand il eut fini sa harangue je priai tout le monde de sortir. J'entendis la confession de l'agonisante et je l'administrai, après l'avoir encouragée à se remettre entre les mains du Bon Dieu, le maître de la vie. Sans m'attarder davantage je me disposai à remonter en voiture quand le mari de la malade vint me trouver, pleurant comme un enfant, chose assez extra-ordinaire pour un Indien. Il me remercia d'être venu prier pour sa femme. Souvent j'avais engagé cet homme à se faire instruire et à entrer dans l'Eglise catholique, mais toujours en vain. Il me répondait ordinairement : je voudrais bien, mon Père, mais j'ai peur. Si je me fais catholique et que je n'observe pas les commandements du Bon Dieu, je serai bien plus coupable. Mais maintenant que sa femme était étendue là et pour ainsi dire à l'agonie déjà terrassée par un mal étrange et inconnu il voulait absolument la conserver.

— Mon Père, me dit-il, j'ai une chose très sérieuse à te communiquer.

— Eh bien, mon fils, qu'est ce qu'il y a ?

— Si ma femme revient à la santé, je me fais catholique, je l'ai promis au Bon Dieu.

— Voilà ce qui est bien, lui dis-je, prie bien le Bon Dieu toi même et je le prierai également de mon côté. Il est le maître.

— Le lendemain cette femme était debout et travaillait comme si elle n'avait jamais été malade, et la voilà insistant auprès de son mari pour qu'il se dépêche d'aller trouver l'Homme de la Prière et de se faire instruire dans la Religion catholique. Lui trouvait que c'était un peu trop brusquer les affaires. De fil en aiguille ils finirent par se chicaner, et en fin de compte se séparèrent chacun allant bouder de son côté. Et me voilà encore sur le chemin obligé de courir après ces deux brebis égarées. C'est

là pour le missionnaire qui se trouve parmi les Indiens une source continuelle de tristesse et de souffrance morale, obligé qu'il est à chaque instant à courir de droite et de gauche pour réunir ces ménages, ainsi séparés, heureux quand il réussit. Dans l'occurrence présente je réussis sans peine à les décider à faire la paix et à se remettre ensemble.

Trois mois après, il venait me demander un catéchisme et un chapelet volant, dit-il, s'instruire lui-même. J'en profitai pour lui faire une instruction. Trois mois plus tard, il revint de nouveau. Père, me dit-il, baptise moi. Je l'examinai et je le trouvai assez instruit, je le baptisai. C'était le 12 nov. 1905. Au nom de David qu'il portait déjà, j'ajoutai le beau nom de Joseph et je le confiai à ce grand saint, le Patron de la bonne mort. Pendant un mois ou deux, cela allait assez bien et Joseph venait assez régulièrement aux offices et puis vlan ! plus rien. J'en étais découragé, et je reprochais de l'avoir si vite admis au Baptême. Cependant, par une suite de circonstances qu'il est inutile de raconter ici, Joseph vint en possession d'une petite maison qui ne se trouve pas loin de l'église. Certes ce n'était pas un excès de piété qui l'avait amené à acheter cette maison, car habitant tout près de l'église, il n'était pas plus assidu pour cela aux offices.

Même un dimanche avant la grand'messe j'entends dans la direction de sa maison le bruit bien connu du tambour. Tam-tam-tam-tam-tam-tam, accompagné de cris sauvages.

Je prends mon courage à deux mains et je m'y rends. En effet je trouve là deux Indiens jouant au jeu de la main. Je ne suis venu que pour un instant leur dis-je, vous savez, c'est dimanche aujourd'hui, la messe va commencer, cessez votre jeu et n'offensez pas le Bon Dieu, écoutez moi et faites moi ce plaisir.

Un des joueurs était un sorcier, il voulait continuer malgré ma défense ; mais Joseph, le maître de la maison, prenant la parole leur dit : Puisque le Père vous demande de cesser votre jeu écoutez le cessez, et ainsi ils cessèrent. Cet acte de déférence et d'obéissance ne devait pas être perdu, vu que tout compte dans la balance du Bon Dieu. En me retirant je les félicitai de leur esprit de soumission. Je me couche régulièrement à 10 heures du soir, or le jeudi de la semaine sainte je ne sais trop comment tout d'un coup minuit sonna et j'étais encore debout, n'ayant aucune envie de dormir. Je me décidais cependant à aller prendre mon repos, quand on vint frapper à la porte de la mission.

C'est la femme de David : vite, mon Père, il se meurt, il te demande. Tout naturellement "est, il," c'était son mari—je cours—quand j'arrivai, le malade allait mieux, il venait d'être soulagé subitement,

un ab
en av
re ave
tent si

Le
lui fai
ques,

Le s
encore
seph,
de, il
munic
passer

Qua
oui m
Ah, c

Je l

suis
mais
guéri
l'extr

sais l

il, je
mon

ma fe
trouv

tourn
cela

pour

re: n

(c'éta

je ne

core

nes,

dema

nes à

muni

conv

pens

me j

je ne

sens

gani

loin

sanc

un abcès qu'il avait dans la gorge ayant abouti, il en avait vomi toute la matière. Je restai deux heures avec le malade. Enfin il me dit qu'il serait content si je revenais le confesser le samedi suivant.

Le samedi Saint, j'allais donc le confesser pensant lui faire sa première communion le jour de Pâques, car son état commençait à être inquiétant.

Le samedi soir vers les dix heures du soir, j'étais encore au confessionnal lorsque le petit frère de Joseph, James, vint m'appeler : "mon frère te demande, il demande que tu lui apportes la Sainte Communion (la Sainte Bouchée), probablement qu'il ne passera point la nuit"

Quand j'arrivai je lui dis : me reconnais-tu ? — oui mon Père — je t'apporte la Sainte Communion — Ah, combien je suis content.

Je lui fais dire trois fois en cri : "Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie." Ensuite je le communiai et lui donnai l'extrême onction, car il semblait baisser. Je finissais les prières quand il m'arrête : Attends, me dit-il, je vais parler un peu : Je donne ma maison à mon père ; afin qu'après ma mort il prenne en pitié ma femme et mes petits frères, pour moi je vais aller trouver le Bon Dieu ; prie bien pour moi — Et se tournant vers sa femme : ne me pleure pas lui dit-il, cela ne me servira de rien, mais tous priez bien pour moi : Ensuite il dit à son père et sa belle mère : ne me donnez plus à boire de vos médecines... (c'était des mauvaises médecines qu'il voulait parler ; je ne le compris point tout d'abord car j'ignorais encore que sa belle-mère était une faiseuse de médecines, une vieille sorcière quoi) aussi lorsqu'elle me demanda si je lui permettais de donner des médecines à son beau-fils après qu'il eut reçu la sainte communion, je lui répondis que je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'elle lui donnât un remède. si elle pensait en avoir un qui puisse lui faire du bien.

(A Suivre.)

C'EST LA FAUTE AU PETIT CURÉ

ET tu veux savoir pourquoi je vais à Lourdes ?

—Oui, oui.....

—Car je viens de Chine et je pars pour Lourdes.

—Comment as-tu viré de bord ?

—Tu sais que, respectueux de tes croyances, comme je le suis de toute conviction honnête et sincère, je ne les partageais pas. J'avais encore assez de bon sens pour croire à l'existence de Dieu, auteur et organisateur du monde ; mais je ne pouvais pas plus loin mes conclusions et je le traitais comme une puissance inaccessible, pour laquelle j'étais un atome

insignifiant, ce qui me dispensait de tout devoir envers lui.

Ma blessure allait mieux ; je tâchai de remonter à cheval et, en rentrant au camp de Tsin-Tsin, je suis abordé de la même manière par tous les camarades.

—As-tu vu le petit curé ?

—Quel petit curé ?

—Mais le petit curé ! Un crâne, celui-là !

—Je ne sais de qui vous voulez parler !

—Eh bien ! voilà, dit le lieutenant Jadin : depuis plus de trois semaines, ces misérables pirates ont fait prisonnier un missionnaire français qui évangélisait, prêchait, élevait leurs enfants. Ils le gardent comme otage et, dans tous les combats, le mettent au premier rang, s'abritent derrière lui pour faire leurs reconnaissances, enfin s'en servent comme d'un bouclier. Si la reconnaissance a lieu la nuit, le petit curé cri : "attention ! vive la France ! voici les pavillons noirs !" Et il avertit le camp. Les misérables l'accablent de coups et de mauvais traitements, mais rien n'abat sa vaillance. Ils n'osent le tuer parcequ'ils espèrent en avoir une bonne rançon. Dans les combats quotidiens qu'ils nous livrent : "tirez ! tirez ! tirez sans crainte, crie le petit curé, défendez-vous, mes amis, ma vie est à la France." et ainsi toujours... Nous avons mis dans notre tête de délivrer le petit curé : il est gros comme rien, et tout le ciel d'azur n'emplirait pas son cœur.

—Vive le petit curé ! ripostent les troupiers après le récit du lieutenant.

Quelques jours après, vers le soir, je fus averti qu'un parti de Chinois comptait nous surprendre ; le petit curé, ligoté, bâillonné, devait être en tête, exposé à nos coups. Il fut entendu que nous ne changerions rien à nos dispositions, du moins en apparence ; mais quand, sous un pâle rayon de lune, je vis les hautes herbes trembler, j'envoyai mes hommes, ventre à terre, décrire un cercle ; ils enveloppèrent une partie des assaillants, qu'ils poussèrent devant eux. Nous les attendions au passage, En tête était le brave petit curé que nous nous empressâmes de délivrer, de soigner, car il était presque sans connaissance, tant les brigands avaient serré ses liens. Tout en le déligotant, je me disais : "A qui donc est cette tête-là ? je l'ai rencontrée quelque part, mais où ?... où ?..."

A ce moment, ses traits se détendirent, son regard s'anima, il me sourit, et de son petit air calme et doux :

—Bonjour, Jacques, tu vas bien ?

—Georges ! Georges de Lansac !

Nous nous embrassons, nous rions, nous pleurons.....

Ah ! ce Georges ! si brillant officier, le plus in-

telligent de nous tous, le cœur le plus loyal, l'âme la plus généreuse, l'honneur et l'espoir de sa famille, ayant une fortune brillante, une carrière superbe, c'était le petit curé !

Il y avait là de quoi penser ! J'ai beaucoup pensé ! Nous avons eu de longues et intimes conversations. Quelle âme ! mon ami ! quelle âme ! comme tout est simple, grand, héroïque ; comme il fait noblement les choses les plus simples, et simplement les choses les plus grandes. Et comme il est heureux dans l'exercice d'une vie qui, de prime d'abord, semble au-dessus des forces humaines.

— Et tu t'es converti, comme cela, tout d'un coup ?

— Tout d'un coup ?... Non... Je fus un peu saisi de retrouver notre brillant camarade dans l'enveloppe d'un "petit curé" ; je lui demandai l'histoire de cette transformation. Elle fut courte :

— Que veux-tu ? me dit-il, j'ai toujours vu grand. La vie ?... est si courte ! la fortune ?... si inconsistante ! les honneurs ?... si éphémères ! les affections.. Ah ! il y a la mort qui, d'une minute à l'autre, peut nous enlever à ce que nous aimons ou nous arracher ce que nous aimons. Je me débattais dans ce cercle étroit de la vie et du temps. A quoi bon ? me disais-je, à quoi bon ? Tout à coup, j'ai entrevu l'œuvre de Dieu : ne vivre que pour lui, travailler à le faire connaître et aimer, servir ma patrie dans ses destinées les plus hautes, aider au salut des créatures que Dieu a faites pour le ciel ; en un mot, faire de l'éternel !.....

J'ai prié, Georges m'a instruit—car je ne puis vous dire quelles étaient mes ignorances,—et me voici revenu à la foi de mes premières années.

Capitaine J. MARCAL.

DISTRACTIONS DES SAVANTS

LE savant est souvent un grand enfant en même temps qu'un bon enfant, et rien ne prouve mieux la distinction qu'il convient de faire entre la malice et l'intelligence.

On confond volontiers l'une et l'autre et l'ont voit tous les jours des hommes doués d'une intelligence merveilleuse qui se laissent soutirer de l'argent, se laissent duper par le premier coquin venu. Celui-ci est plus rusé ; est-il plus intelligent pour cela ?

* * *

On sait l'aventure d'un savant très sympathique et très distrait, M. Mouchot, "le père Mouchot" comme l'appellent ses élèves. Il était tombé dans la misère en travaillant, sans s'occuper de ses intérêts, et il a laissé vendre ses meubles... par distraction.

Eh oui, par distraction, car il avait trois années de pension à toucher et il ne s'en souvenait plus

Le monde savant s'est ému. L'Académie des sciences s'est maternellement occupée de ses affaires ; elle lui a fait verser le montant de ses trois années de pension, avec le montant de ses droits d'auteur oublié depuis huit ans ; elle va faire réparer sa petite maison de Vaugirard et y faire replacer les meubles vendus et retrouvés.

* * *

Newton étant amoureux d'une jeune fille, que d'ailleurs il épousa plus tard, il alluma sa pipe en causant avec elle et lui prit tendrement la main. L'instant des aveux approchait : la jeune fille s'y préparait en souriant, mais la pipe ne marchait pas, et Newton tirant de fortes bouffées, se mit à la bourrer.

La pauvre fille poussa des cris et s'enfuit : Newton avait prit un de ses doigts pour bourrer sa pipe.

* * *

Un grand ingénieur, ayant à parler à son homme d'affaires, va chez lui, et le valet de chambre lui apprend que son maître vient de mourir. L'ingénieur reprend :

— Oh ! je n'ai qu'un mot à lui dire.

Et cet autre savant, qui, allant porter ses condoléances à une femme qui venait de perdre son mari, s'imagine qu'elle a perdu un de ses enfants et lui dit avec onction :

— C'est bien regrettable. N'aviez-vous que celui-là ?

— Une dépêche de Rome du 11 novembre, nous apprend que la Congrégation de la Propagande a élevé le vicariat apostolique de la Saskatchewan au rang de Diocèse, sous le nom de diocèse de Prince Albert. Mgr Albert Pascal en est le titulaire.

— Rien de plus difficile à l'homme que la vraie pénitence ; car, pour cela il faut qu'il change de cœur.

Point de temps où cette pénitence soit plus difficile, et par conséquent plus rare que le temps de la mort, car à la mort, dit saint Augustin, ce n'est point vous proprement qui quittez le péché, c'est le péché qui vous quitte ; ce n'est point vous qui vous détachez du monde, c'est le monde qui se détache de vous.

BOURDALOUE.

SUR LA BONNE VOIE.

Quelques sociétés d'ouvriers, d'Ottawa, exclusivement nationales et canadiennes, se sont organisées en fédération sous le nom de "Conseil National des Métiers et du Travail." Nous leur souhaitons de réussir à supplanter l'Internationale, société étrangère qui embauche nos travailleurs.

La Croix,

Assoc

Le bu
pauvres q
vie sacerdo

Pour
aumône an

Avan

dans les pl
messes por
bénit les as
conditions
inscription

3.—Le 19

associés. (

6.—Le 8 s

Le 25 mar

Purification

dimanche :

juin, fête d

de chaque

tielles de 3

faveur des

Vu et

de l'organ

de l'appli

Memb

bre, 19.....

M.....

CONSEILS DE MGR DE SEGUR

“Mon enfant bien aimé, approche-toi le plus souvent possible du bon JESUS.

“Veux-tu conserver une foi vive, solide, pratique? Communie souvent et pieusement—Veux-tu conserver ton innocence? Pauvre et cher petit, communie souvent et pieusement.—Veux-tu prier comme il faut et bien aimer le bon DIEU? Mon cher petit ami, communie souvent et régulièrement. Tout est là, parce que la communion, c'est JESUS-CHRIST.

“Mon enfant, pour l'amour du bon DIEU et de ton âme, n'écoute pas ceux qui voudraient te détourner de la communion fréquente. Ils plaident la cause du diable contre JESUS et contre toi.

“Mon enfant bien-aimé, si tu persévères jusqu'à la fin dans la pratique de la communion pieuse et fréquente, je te promets une bonne vie et une bonne mort, un jugement doux et favorable, et une glorieuse couronne dans l'éternité. Amen.”

—x—

La Franc-Maçonnerie en France

Voici une phrase qui se répète à satiété dans les bons journaux, peu renseignés. “Il n'y a en France que trente mille francs-maçons. Comment se fait-il qu'ils puissent contrôler le gouvernement?” Le fait est qu'il y a plus de 700,000 francs-maçons en France, et que chacun d'eux à peu près remplit une charge publique.

Pittsburg Observer.

Il est inévitable que celui-là se perde, qui n'aime point la sainte Vierge, et qui est délaissé d'elle.

Il est impossible que celui-là périsse, qui a recours à elle et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.

S. Anselme.



Demandez la carte de Membre de l'Association de M. I. a L'AMI DU FOYER, Saint-Boniface, Man.



DOUX CŒUR DE MARIE, SOYEZ MON SALUT
Ind. 300 jours chaque fois

Association de Marie Immaculée pour favoriser les vocations religieuses et apostoliques.

Le but de l'Association est de venir en aide aux jeunes gens pauvres qui donnent des signes non équivoques de vocation à la vie sacerdotale et religieuse.

Pour l'entretien de ces jeunes gens, chaque membre fait une aumône annuelle d'au moins 10 cents.

Avantages pour les membres. L'Association fait célébrer, dans les plus renommés sanctuaires du monde, un grand nombre de messes pour les membres vivants et décedés. N. S. Père le Pape bénit les associés et leur accorde des indulgences nombreuses, aux conditions ordinaires: *Indulgences plénières.* 1.—Le jour de l'inscription. 2.—Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception. 3.—Le 19 mars, fête de saint Joseph. 4.—Le jour du décès des associés. (Indult du 26 mai 1883). 5.—Le jour de la Pentecôte. 6.—Le 8 septembre, fête de la Nativité de la T. S. V. Marie. 7.—Le 25 mars, fête de l'Annonciation. 8.—Le 2 février, fête de la Purification. 9.—Le 15 août, fête de l'Assomption. 10.—Le 3^e dimanche après Pâque, Patronage de saint Joseph. 11.—Le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul. 12.—Le 1^{er} vendredi de chaque mois, (Indult du 16 mai 1896). *Indulgences partielles* de 300 jours, une fois le jour pour tout acte de charité en faveur des Juniorats. Indult du 17 mai 1884.

Vu et approuvé le 9 novembre, 1907.

✠ ADELARD,
O.M.I.
Archevêque de St. Boniface.

Membre de l'Association pour l'année finissant le 8 décembre, 19.....

M..... Aumône de.....

L'Ami du Foyer

JOURNAL DES FAMILLES CHRÉTIENNES

Paraissant le 10 de chaque mois.

Prix d'Abonnement - - - 50 cents par An
ETATS-UNIS - - - 60 Cents.

L'Ange du Foyer

JOURNAL DES ENFANTS.

Paraissant le 25 de chaque mois.

Prix d'Abonnement - - - 25 cents par An
ETATS-UNIS - - - 30 Cents.

Pour les personnes qui s'abonnent en même temps à *L'Ange du Foyer* et à *L'Ami du Foyer*, le prix sera de 60 cts pour les deux. Etats-Unis, 75 cts.

L'abonnement peut commencer à toute époque de l'année.

Pour payer le prix d'abonnement, envoyer un mandat-express, ou encore, un mandat-poste ou un bon de poste

Toute correspondance concernant *L'Ange du Foyer* doit être adressée, et tout mandat doit être fait payable à

L'AMI DU FOYER.

Saint-Boniface, Manitoba, Canada

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Iota pulchra es, et macula originalis non est in te, vous êtes toutes belle, ô Marie, et la tâche originelle n'est point en vous. Non seulement l'âme à jamais bénie de Marie n'a pas contracté la souillure originelle, mais elle a été remplie d'une grâce immense qui l'a rendue, dès le moment de sa conception, le miroir de la sainteté de Dieu même, autant qu'il est possible à un être créé.

LE MODERNISME

Nos pieux lecteurs ont entendu à l'église, la lecture de la Lettre Encyclique de SS. Pie X sur les doctrines des Modernistes.

A la suite d'un journal catholique américain, nous allons tâcher de donner une tournure populaire aux savants enseignements contenus dans le document pontifical. En voyant les monstrueuses erreurs enseignées par les modernistes, on bénira la divine Providence d'avoir guidé aussi sûrement le Chef de l'Eglise, le Gardien de la divine doctrine, dans la réfutation de ces erreurs.

ERREURS CONCERNANT LA DIVINITÉ DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

Les catholiques croient que Jésus-Christ Notre-Seigneur est Dieu et Homme. Comme Dieu il a toujours existé. Il est égal au Père en gloire et en puissance ; il a pris la nature humaine dans le sein de la Vierge Marie ; il a fait les miracles les plus étonnants ; après avoir été crucifié, il est ressuscité le jour de Pâques et, avec son humanité sainte, en corps et en âme, il est monté au ciel où il est assis à la droite de Dieu.

Les modernistes distinguent entre le Christ de l'histoire et le Christ de la foi.

Le Christ qui a vécu et qui est mort, disent ces blasphémateurs, était purement un homme, le plus parfait des hommes qui ait vécu, mais simplement un homme. Ses miracles, sa résurrection et son ascension n'ont jamais eu lieu, ce sont des inventions de ses disciples enthousiastes. Ainsi, ces blasphémateurs, les modernistes nient la divinité de Notre-Seigneur qui est la pierre angulaire de la religion chrétienne.

ERREURS CONCERNANT LES SACREMENTS.

Les catholiques croient que tous les sacrements ont été institués par N.-S. Jésus-Christ, lui-même. Ils ne peuvent tirer leur efficacité que de Dieu seul. Aucune créature ne pouvait changer le pain et le vin au corps et au sang et à la Divinité de Jésus-Christ.

Les modernistes au contraire soutiennent que les sacrements ont été introduits dans l'Eglise par les disciples du Christ. Cependant, ils maintiennent que le Christ les a institués—parceque, disent-ils,—et ceci est une application de leur principe de *permanence*—le Christ vit dans ses disciples et on peut lui attribuer tous les actes de ses disciples. C'est une fausseté. Ce qu'un homme fait est une opération de l'homme et non pas un acte personnel du Christ. La doctrine catholique est que Jésus-Christ a institué les sept sacrements en personne et par son pouvoir divin en a fait des moyens infailibles de communiquer la grâce.

ERREURS CONCERNANT L'ORIGINE DE L'EGLISE.

L'Eglise a été fondée par un acte personnel de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il lui a donné sa constitution, il l'a revêtue d'une autorité plénière, et il a solennellement commandé à tous les hommes d'entrer dans son sein. Mais les modernistes enseignent que ce sont les chrétiens eux mêmes qui ont organisé l'Eglise pour conserver, accroître, propager le trésor commun. Ainsi dans l'Eglise catholique, disent les modernistes, l'autorité ecclésiastique, le triple pouvoir, *disciplinaire, doctrinal, liturgique* ne vient pas de Dieu, mais du peuple et en dépend... Cette

hérésie
pape Pi

A dit
nisme,
doctrin
clamain
testé et
si, au c
Christ
la Mère
Pape e
créées
traiten
dogme
ne son
tain o
tomber
besoin
arriver
sera pl
Seigne
Mère l
rogati
clique
juger
concil
déjà ét
révélé
une in
fectior
divin
fidèle
C'est
tenu,
défini
le pré
gence

ER

Les
autre
tion e
ellem
nient
disen
pulsio

I

Les
tend
que l
raisse
s'élev

hérésie a été déjà solennellement condamnée par le pape Pie VII.

ERREURS CONCERNANT LE DOGME

A différentes époques, dans l'histoire du christianisme, ont surgi des hérésies, qui n'avaient quelque doctrine révélée. Alors l'Eglise élevait la voix, proclamait solennellement la vérité sur le point contesté et demandait à ses enfants de l'accepter. Ainsi, au concile de Nicée, l'Eglise proclame que le Christ est Dieu ; au concile d'Ephèse, que Marie est la Mère de Dieu ; au concile du Vatican, que le Pape est infaillible. Toutes ces doctrines ainsi décrétées ne peuvent changer, varier. Les modernistes traitent les dogmes avec légèreté. Pour eux, les dogmes ne contiennent pas la vérité absolue, mais ne sont que des signes, des *symboles* utiles dans certaines occurrences, mais inévitablement destinés à tomber en désuétude, devenus peu appropriés aux besoins d'un âge de progrès. Ainsi, le temps peut arriver, suivant les idées des modernistes, où il ne sera plus opportun de croire à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'accorder à sa Bienheureuse Mère les honneurs auxquels elle a droit sa prérogative reconnue par le concile d'Ephèse. L'Encyclique répudie emphatiquement cette manière de juger les dogmes de l'Eglise et elle cite le concile du Vatican pour nous faire voir qu'elle a déjà été condamnée : "La doctrine de foi que Dieu a révélée n'a pas été proposée aux intelligences comme une invention philosophique qu'elles eussent à perfectionner, mais elle a été confiée comme un dépôt divin à l'Épouse de Jésus-Christ, pour être par elle fidèlement gardée et infailliblement interprétée. C'est pourquoi aussi le sens des dogmes doit être retenu, tel que notre Sainte Mère l'Eglise l'a une fois défini, et il ne faut jamais s'écarter de ce sens, sous le prétexte et le nom d'une plus profonde intelligence."

ERREURS CONCERNANT LES SAINTES ECRITURES

Les catholiques croient que la Bible diffère de tout autre livre, parce qu'elle a été écrite sous l'inspiration et la direction de l'Esprit Saint, qu'elle est réellement la Parole de Dieu. Les modernistes eux-mêmes nient l'inspiration divine des Saintes Ecritures, disent que les auteurs n'ont pas obéi à d'autres impulsions qu'à celle de leur talent personnel.

ERREURS CONCERNANT NOTRE CONNAISSANCE DE DIEU.

Les modernistes sont agnostiques ; ils prétendent que la raison humaine ne peut connaître que les choses qui apparaissent, telles qu'elles apparaissent. Elle n'est donc pas capable, disent-ils de s'élever jusqu'à Dieu, pas même pour en connaître

l'existence par le moyen des créatures. Ces monstrueuses erreurs ont été frappées de condamnation par l'Eglise : car le concile du Vatican a décrété ce qui suit ; "Si quelqu'un dit que la lumière naturelle de l'humaine raison est incapable de faire connaître avec certitude, par le moyen des choses créées, le seul et vrai Dieu, notre Créateur et notre Maître, qu'il soit anathème."

APÔTRE DU SACRÉ CŒUR



CETTE religieuse du Bon Pasteur, fille du comte et de la comtesse Droste Zu Vischering, naquit le 8 septembre 1863. Entrée en religion, au couvent du Bon-Pasteur de Munster, en Westphalie, elle reçut le nom de Marie du Divin Cœur.

Sa vie de piété, de souffrances et de zèle pour le salut des âmes fut couronnée par une faveur qui nous permet de l'appeler l'apôtre du Sacré Cœur, une seconde Marguerite-Marie. Purifiée, sanctifiée par la croix, unie à Notre-Seigneur par la prière, la communion quotidienne et la correspondance à la grâce ; lorsqu'elle était prieure de son couvent à Porto, en Portugal, le divin maître lui révéla qu'il l'avait choisie, pour faire connaître au chef de l'Eglise son désir, que l'univers fut consacré à son Sacré Cœur.

Avec l'autorisation de son confesseur, elle écrivit une première lettre au Pape Léon XIII, en 1898, pour lui faire connaître le message du divin Maître. Le pape fut impressionné par cette communication. Cependant, pour une cause ou une autre, aucune démarche ne fut faite pour réaliser le désir de Notre-Seigneur.

Au mois de décembre de la même année, la sainte religieuse reçut, à deux reprises, l'intimation de la divine volonté relativement à la consécration de l'univers au Sacré Cœur. Notre Seigneur l'engagea à écrire à Rome une fois encore et il voulut bien l'assurer que la permission requise serait accordée volontiers. En même temps il lui demanda si elle était bien prête à passer par toute espèce d'humiliations, de souffrances et de mépris. Autorisée par son confesseur, la servante de Dieu adressa une seconde lettre à Sa Sainteté, le 6 janvier 1899, où elle énumé-

rait un langage simple mais inspiré, les trésors de grâces que Jésus-Christ voulait accorder à la race humaine par cette consécration. Plus tard, Léon XIII parlant sur ce sujet à l'évêque de Liège lui dit : 'Je suis à la veille d'accomplir le plus grand acte de mon pontificat', ajoutant ces paroles remarquables : "Il y a dans le monde des âmes qui reçoivent des communications du ciel, et le Pape a l'assurance, d'une manière évidente, que ces communications viennent de Dieu. Que diriez-vous par exemple si une personne vous révélait une pensée que vous avez gardée au fond de votre cœur, inconnue de tous. Eh bien, ceci est arrivé relativement à la consécration de l'univers au Sacré Cœur de Jésus."

Vers cette époque, le comte et la comtesse Droste Vischering visitaient la Ville Eternelle, et étaient reçus en audience privée par Sa Sainteté. Ils ne soupçonnaient aucunement la mission confiée à leur fille par le Ciel, aussi grand fut leur étonnement lorsque le Pape après s'être enquis de l'enfance et de la jeunesse de leur enfant, leur dit : "votre fille est une sainte, elle reçoit des communications du ciel," et il leur annonça qu'une Encyclique paraîtrait bientôt pour ordonner la consécration de l'univers au Cœur de Jésus, qu'il y avait été décidé par les communications à lui faites par leur fille et qu'il en attendait des bénédictions abondantes pour l'Eglise.

Les 9, 10 et 11 juin de cette année 1890, un *triduum* solennel de préparation était célébré dans toutes les églises du monde, et au jour de la fête du Sacré Cœur, le 11 juin, était accompli cet acte magnifique d'hommage et d'amour au Sacré Cœur de Jésus notre Rédempteur, par lequel toutes les nations, toutes les races lui étaient consacrées dans tous les temples de l'univers.

Maintenant l'humble épouse du Christ touchait à la fin de sa carrière, sa glorieuse mission était remplie. Le Saint Père lui envoya une copie de l'Encyclique et elle l'a reçue sur son lit de mort, mais avec quelle joie ! Rassemblant toutes ses forces, elle dirigea les préparatifs du *triduum* et de la fête du Sacré-Cœur, mais ce fut au ciel qu'elle la célébra. Le 8 juin, à trois heures, à l'heure des vêpres, lorsque les cloches carillonnaient joyeusement pour annoncer le *triduum* solennel, elle rendit à Dieu sa belle âme, au milieu de sa communauté en larmes. Son dernier acte fut de baiser avec ferveur l'image du Sacré-Cœur, toujours à ses côtés, et le crucifix, sur lequel s'arrêta son regard mourant.

Comme les sœurs étaient à réciter l'office des morts autour des restes mortels de leur sainte supérieure, vers minuit, une lumière si céleste illumina ses traits, qu'elle poussèrent une exclamation de joie et d'étonnement : "Notre Mère, dirent-elles, se

réjouit au ciel et sur la terre, parce que le jour qu'elle a tant désiré commence à poindre : jour où triomphe le Cœur sacré de Jésus brûlant d'amour pour les hommes."

UN EVEQUE MISSIONNAIRE

MGR Breynat, O. M. I., vicaire apostolique de MacKensie, était de passage à Saint-Boniface, le mois dernier. Il s'en retourne dans ses missions, par le chemin de fer C. P. R. jusqu'à Edmonton, de là, en voiture, jusqu'au lac Labiche. De ce point jusqu'à sa résidence, au fort Résolution, il voyagera en traîneau à chiens. Ce dernier trajet lui prendra un mois et demi.

Monseigneur part joyeux pour aller vivre au milieu de ses enfants des bois qui ont bien hâte de recevoir le Grand Chef de la Prière.

Le champ où s'exerce le zèle apostolique de l'évêque missionnaire est bien loin dans le nord. Les sauvages sont les seuls habitants de ces lieux, avec les employés des forts de traite de la Baie d'Hudson.

Le sol ne produit rien qui mérite d'être récolté. Il y a bien quelques semaines d'été, mais la terre ne dégèle qu'à la surface. Peut-être qu'on y trouvera des mines qui seront exploitées et attireront ainsi des populations. Il y a gisements de charbon en abondance. Vers le milieu de l'été, pendant quarante cinq jours, le soleil ne se couche pas, soit un jour de six semaines ; et pendant l'hiver, une nuit correspondante de même longueur.

Le vicariat de MacKensie comprend le Klondike et les régions du Grand Lac des Esclaves.

Il y a une population d'environ 11,000 catholiques, desservis par vingt Pères Oblats.

Nos vaillantes sœurs canadiennes ont des établissements dans ces régions inhospitalières : douze sœurs de Sainte-Anne, à Dawson, donnent l'éducation à 54 élèves dans l'académie de Sainte-Marie, et elles sont aussi chargées d'un hôpital.

Les sœurs Grises de Montréal, au nombre de douze, tiennent à Providence une académie, un orphelinat et un hôpital. Au fort Résolution, sept sœurs Grises conduisent l'académie de Saint-Joseph.

VINGT-CINQ ANNÉES DE PRÊTRISE

QUI n'admire cette création de nos évêques et de nos prêtres, la paroisse canadienne-française.

Ce qui s'est fait dans le Canada français, se continue ici au Manitoba par un clergé admirable d'abnégation, de dévouement et de zèle. Les paroisses s'organisent dans les prairies de la Rivière Rouge,

comme autrefois à Québec. De la croix au ciel, la croix nous espère dans l'ombre du ciel, Dieu et leurs est la paroisse au mois dernier anniversaire M. l'abbé Ju fière de son avec sa frai pied, tenue et autorisées la générosité œuvre.

L'Ami du louanges et encore bien et le salut d

IL S'AGIT dance à les affiches,

Ainsi le b désigné par Manitoba a langue fran grande majo on peut lire l'inscription

Mais tand testation no ville, et à jet tures qui on sont des por tiste, des po Bernier, mau douzaine de Peccatur int murs comme

Une nouv à propos.

CA M

LES cloch l'hom encore chan té—goutte à les notes len

comme autrefois dans les vieilles seigneuries de Québec. Des clochers s'élancent, portant haut sous le ciel, la croix, l'étendard de notre foi, le signe de nos espérances : par ce signe, vous vaincrez. A l'ombre du clocher, s'élève l'école, où les enfants apprennent à aimer Dieu et leurs parents, à servir Dieu et leurs parents. Telle, avec plusieurs autres, est la paroisse de Saint-Pie de Letellier, qui célébrait au mois dernier, avec allégresse, le vingt-cinquième anniversaire de prêtrise de son bien aimé pasteur, M. l'abbé Jutras. Cette paroisse a bien raison d'être fière de son organisation, de son église ravissante avec sa fraîche décoration, de son école sur un bon pied, tenue par des religieuses. Des voix éloqu岸tes et autorisées ont proclamé les mérites du pasteur et la générosité des fidèles qui l'ont secondé dans son œuvre.

L'Ami du Foyer unit sa faible voix à ce concert de louanges et forme le vœu que le digne prêtre vive encore bien des années pour l'honneur de l'Eglise et le salut des âmes.

L'ANGLAIS NOUS ENVAHIT

IL S'AGIT de la langue anglaise qui a une tendance à se substituer à la langue française dans les affiches, les inscriptions.

Ainsi le bureau de poste de Saint-Boniface, était désigné par une inscription anglaise, *Post-Office*. Le *Manitoba* a protesté au nom de la population de langue française de Saint Boniface, qui forme la grande majorité, et c'est avec succès, car aujourd'hui on peut lire en lettres d'or, sur le bureau de poste, l'inscription pompeuse, *Hôtel des Postes*.

Mais tandis que le *Manitoba* est en veine de protestation nous l'invitons à entrer dans l'hôtel-de-ville, et à jeter un coup d'œil sur les superbes peintures qui ornent le corridor du rez-de-chaussée. Ce sont des portraits tout frais sortis des mains de l'artiste, des portraits de qui ? Lisez les nom : T. A. Bernier, *mayor*, Antoine Gauvin, *mayor*, et près d'une douzaine de portraits de *mayors* de Saint-Boniface. *Peccatur intra muros et extra*, on pêche en dedans des murs comme au dehors.

Une nouvelle protestation du *Manitoba* viendrait à propos.

ÇA NOUS PORTERA BONHEUR !

LES cloches ont cela de commun avec le cœur de l'homme qu'après avoir pleuré, elles savent encore chanter ; qu'après avoir jeté dans l'air attristé—goutte à goutte comme on verse des larmes—les notes lentes et graves d'un glas funèbre, leur

âme harmonieuse peut vibrer encore en un carillon joyeux et sonore que l'écho répercute—telle la roulade d'un rire d'enfant.—A peine le tintement final qui avait accompagné Marianne Dufour à sa dernière demeure tressaillait-il encore dans l'atmosphère glacée que, changeant leur plaintive mélodie en chant d'allégresse, les cloches de la petite église de Fins annonçaient l'hyménée et l'espérance.

L'abbé Leloir en revenant du cimetière n'avait même pas enlevé son surplis. En hâte il était monté à l'autel où les deux jeunes gens, à genoux sur d'humbles chaises de paille, l'attendaient recueillis... Il allait bénir leur union... La messe basse, sans musique ni chantre, avait été vite dite, et maintenant les époux, tout gauches, le visage épanoui, sortaient de l'église suivis seulement de quelques parents et amis endimanchés. Lui, le nouveau marié, ridiculement serré dans sa redingote trop étroite, la boutonnière fleurie d'oranger, le bras droit passé sous celui de l'épousée... Elle, une belle et accorte fille, ma foi, forte et rougeaude, vêtue d'une robe grise garnie de dentelle ayant dû, primitivement, faire partie d'un rideau, des gants blancs dans lesquels sa main épaisse pouvait à peine tenir, et sur ses cheveux abondants et frisés une couronne d'oranger, dont les fleurs en crétonne gommées se dressaient raides et menaçantes sur son front.

Au seuil de l'église, elle remarque les villageoises, réunies autour d'un petit enfant.

—Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle avec cette curiosité naïve des paysannes.

—Ce qu'il y a ? c'est qu'on ne sait pas quoi faire de ce garçon. Il va falloir l'envoyer à l'hospice. C'est le petit Dufour, dont on a enterré la mère tout à l'heure. Nous nous sommes partagé ses frères et sœurs, mais lui est jeune, il n'a pas ses "droitures". C'est une grande charge et personne n'en veut.

La jeune femme consulta son mari du regard. Ils ne se dirent rien, mais ces deux braves cœurs se comprirent.

—Donnez-le nous ! fit-elle, toute rougissante.

—Oui, donnez le nous !... répéta-t-il ainsi qu'un ého fidèle.

Simplement, sans autres phrases, ils s'étaient baissés vers l'enfant pour l'embrasser.

—Viens, petiot, dirent-ils. Et tous bas, ensemble, ils murmurèrent :

—Ça nous portera bonheur !

L'homme souleva de terre le petit, doucement, pour ne pas lui faire mal. Il le plaça sur son bras et tous trois redescendirent la route blanche de neige qui conduisait au village... Parfois, on voyait le visage de la femme se pencher vers les deux têtes rapprochées et on ne pouvait distinguer si son sourire radieux s'adressait à l'enfant ou à l'homme.

Oh ! les braves gens, qui font de si belles choses avec tant de candeur et de simplicité !

DANIELLE ASTÉ.

L'ORPHELINAT AGRICOLE DE MAKINAK

LETTRE DE MGR L'ARCHEVEQUE

Archevêché de Saint-Boniface.

St-Boniface, 1 novembre 1907.
fête de la Toussaint.

Au révérend Père Houle, C. S. V., supérieur de l'orphelinat agricole de Saint-Joseph de Makinak.

Mon révérend et cher Père,

L'ŒUVRE qui vous a été confiée est appelée à rendre de grands services aux familles et aux particuliers, dans nos régions nouvelles, en recueillant les orphelins et d'autres enfants sans protecteurs, pour en faire de bons chrétiens et des citoyens utiles au pays.

Il vous faut absolument des ressources si vous voulez continuer l'œuvre, loger convenablement les enfants déjà reçus, et même répondre aux demandes qui vous arrivent de toutes parts, et qui prouvent combien votre institution devient de plus en plus nécessaire.

Aussi j'approuve bien volontiers les billets d'affiliation que vous avez déjà préparés, parce que je sais que les promesses de faveurs spirituelles, telles que messes, prières, neuvaines, seront fidèlement remplies.

Rien de plus avantageux pour conserver son bien et celui de sa famille que de faire la *part du bon Dieu*, j'espère donc que les contributions annuelles de 25 centins, ou même d'une piastre, ne vous feront pas défaut, et que vous trouverez toujours de la sympathie parmi le clergé et les fidèles de mon diocèse.

C'est mon désir que vous trouviez facilement dans chaque paroisse, une ou plusieurs zélatrices heureuses de s'associer à votre belle œuvre en recueillant des souscriptions annuelles.

Ces zélatrices pourraient former une union de prières, et dire, chaque jour trois *Ave Maria* avec l'invocation *Bon Saint Joseph, soyez le père des orphelins*; je leur accorde volontiers cent jours d'indulgence non seulement pour cette prière mais aussi pour chaque démarche qu'elles feront pour placer un billet.....

Je vous bénis de grand cœur ainsi que votre zélé coopérateur et tous ceux qui viendront à votre aide.

† ADELARD, O. M. I.,
Arch. de Saint-Boniface.



TA VOLONTE !

Ta volonté, mon Dieu, c'est mon unique ivresse
Puis-je aimer, ici-bàs, autre chose de mieux ?
Ta volonté toujours, aux heures de tristesse,
Comme aux moments bénis qui font rêver des cieux.

J'aime ta volonté, quand elle crucifie,
Car, je me sens alors plus près de toi, Jésus,
Ma volonté changeante, heureuse, s'unifie
A la tienne, mon Dieu, pour ne dévier plus.

Oui, de ta volonté, je veux, sans résistance,
Les décrets incompris,—j'accepte, de ta main,
La croix qui m'apparaît au moment de la souffrance,
Entrevoyant ton ciel qui s'ouvrira, demain.

J'immole avec bonheur toutes les répugnances
De la pauvre nature en proie à la frayeur,
Déposant en mon Dieu, toutes mes espérances,
De l'immolation, je goûte la douceur.

Je me reposerai dans les bras de ma Mère,
Avec ta croix, Jésus, ce suprême trésor
Et, si je ne dois plus m'éveiller sur la terre,
Oh ! daigne ouvrir mes yeux au céleste Thabor !

Marguerite DES BRUYÈRES.

COLOMBIE ANGLAISE

CONFIANCE DES INDIENS DANS LE ROSAIRE

Le R. P. Lardon, O. M. I., de New Westminster fait part aux *Petites Annales* des Oblats du fait suivant, à lui conté par un de nos jeunes missionnaires.

“Il y a donc deux mois je quittais la mission Sainte-Marie avec l'intention de me rendre à Ashcroft, pour commencer de là une visite, sinon pastorale, du moins apostolique. Avant l'arrivée du train, le chef de gare, un Canadien-français, me donne un télégramme. “Vous vouliez pousser jusqu'à Ashcroft, me dit-il, on vous demande à Spuzzum.”

De fait, la dépêche venait de là, à mi-chemin entre Ashcroft et Sainte-Marie. Une sauvagesse se mourait.

Très bien, répondis-je, le missionnaire est habitué à ces changements de destination, je m'arrêterai à Spuzzum.

Le transcontinental arrive, je m'installe dans un des spacieux wagons du C P. R. et la vapeur nous emporte à toute vitesse.

Peut-être y aurait-il une page intéressante à écrire sur la psychologie du voyageur ? En France, aussitôt installé dans un compartiment, mes idées s'as-

sombrissaient
homme libre
planches et

En Amér
circulent li
du voyage
être enferm
il me vint u
“Ce train
rivons de n
certaines ét

Le condu
Quand ce f
Spuzzum u
vait me fai
etc., etc.

Je n'insis
nuit tomba

La pensé
femme, me
dois aller j
Elle sera p

Et je reli
Marie très

Et je re
Rosaire.

Le train
du Frazer
étaient bri

Au dehors
s'allumaie
campemen
rai pas à S
neuf heur
plus et no
agonisait

Je tenta
teur : ce l
mes argun
retard, etc

Fiat volu
les coussin
mander la

Tout à
train raler
naissances
zum. Le
s'arrêta.

la présenc
et, en ava

Le conc
chant pot

Je saut
de moi.

de trouve

sombrissaient, j'avais conscience de n'être plus un homme libre, mais une chose murée entre quatre planches et transportée comme un colis.

En Amérique, ces wagons où l'air et les voyageurs circulent librement vous font goûter toute la poésie du voyage ; vous jouissez, vous êtes chez-vous sans être enfermé. J'en étais là de mes réflexions, quand il me vint une idée, non pas géniale, mais pratique. "Ce train ne s'arrête pas à Spuzzum. Nous y arrivons de nuit et, pendant la nuit, ce train brûle certaines étapes. Bon, il ne fallait plus que cela."

Le conducteur arrivait pour vérifier les billets. Quand ce fut mon tour, je lui demandai à stopper à Spuzzum un instant,—Il me répondit qu'il ne pouvait me faire cette faveur, car on était en retard, etc., etc.

Je n'insistai pas, et dans le wagon endeuillé de nuit tombante, je récitai mon chapelet.

La pensée de la malade me poursuivait : "Pauvre femme, me disais-je, elle attend le prêtre ! Mais je dois aller jusqu'à North Bend, puis revenir demain. Elle sera peut-être morte."

Et je relisais mon télégramme : "Père, viens vite ; Marie très malade. Chief Louis."

Et je recommandais l'infortunée à la Vierge du Rosaire.

Le train s'enfonçait dans la vallée et les gorges du Frazer. La nuit était descendue et nos wagons étaient brillamment illuminés à la façon américaine. Au dehors, de temps à autre, sur les bords du fleuve, s'allumaient les feux du village des blancs et des campements indiens. C'en était fait, on ne s'arrêterai pas à Spuzzum. Je regardai ma montre, il était neuf heures et demie. Deux ou trois stations de plus et nous passerions en face du camp sauvage où agonisait celle qui attendait le prêtre.

Je tentai une nouvelle demande près du conducteur : ce brave homme de protestant ne trouvait pas mes arguments assez forts : nous avions déjà trop de retard, etc.

Fiat voluntas Dei, soupirai-je en me renversant sur les coussins du coupé. Mais je continuai de recommander la malade à Notre-Dame du saint Rosaire.

Tout à coup, je remarque avec surprise que le train ralentit sa marche furibonne. D'après mes connaissances du pays nous n'étions pas loin de Spuzzum. Le train ralentissait toujours ; finalement, il s'arrêta. Je croyais rêver, mais j'eus tout de même la présence d'esprit de saisir ma chapelle portative, et, en avant vers la portière !

Le conducteur était là, sa lanterne au bras, ne sachant pourquoi le train avait stoppé.

Je saute bravement sur la voie. Je regarde autour de moi. Environ trois kilomètres à parcourir avant de trouver le campement indien. La locomotive se

remet en marche, entraînant les immenses wagons après elle. Quelques instants après je suis seul sur la voie ferrée, dans la nuit noire. Quoique le moment et l'endroit fussent poétiques, je ne songeais pas à la poésie. Je laissais le Fraser rouler ses ondes, là-bas, au fond du précipice ; je ne goûtais guère la paix immense qui s'épandait du ciel criblé d'étoiles, sur les hautes montagnes bordant l'horizon. Une seule chose me préoccupait : me rendre au village indien.

J'avais fait une centaine de mètres quand je vis une lumière venant à ma rencontre. Je crus que c'était quelque sauvage, mais non, c'était un autre de mes paroissiens, un italien, s'il vous plaît, employé par la compagnie pour surveiller la voie. Tony connut vite le *Padre* et voulut m'accompagner. Lui non plus ne savait pas pourquoi le train s'était arrêté, car, disait-il la voie était libre, absolument libre.

Notre approche du camp fut signalée par un vacarme d'aboiements de chiens. On aurait dit que nous allions être dévorés vivants. Je remarquai avec joie que la maison où se trouvait la malade était illuminée. C'est bon signe, pensai-je, et je frappai à la porte avec la certitude que ma sauvage vivait encore. Pauvres gens, comme ils furent surpris de voir leur missionnaire ! Ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Le train était passé, il y avait vingt minutes, presque plus rapide que de coutume, et, cependant, le prêtre était présent devant eux.

Mon arrivée fut vite connue dans le camp et beaucoup vinrent me saluer. Marie, la pauvre malade, ne pouvait contenir sa joie, toute faible et mourante qu'elle fût. Elle fit sa confession, reçut les saintes onctions, et, sur ses traits émaciés par de longues souffrances, une joie déjà céleste se répandait visiblement. Elle ne se lassait pas de redire :

—Père, je savais bien que tu viendrais ; je l'ai demandé souvent à la sainte Vierge. Je savais que tu viendrais avant que je meure.

En effet, sa sœur qui la soignait m'assura qu'elle n'avait fait que dire et redire son Rosaire, depuis deux jours, pour cette grâce : revoir le Père avant de mourir.

Vers minuit, elle entra en agonie. Autour de son lit nous récitons le chapelet et il nous semblait que, par instant, l'agonisante s'unissait à notre concert de louanges en l'honneur de Marie, la Reine du Rosaire. Ce fut à trois heures du matin que cette belle âme prit son essor vers Dieu."

F. LARDON, O. M. I.



SE FAIRE UN CARACTERE

SI LA jeune fille travaillait, oh! sans perdre haleine et sans se vouter, mais enfin s'occupait et d'une manière active et utile, de seize à vingt-cinq ans, elle se ferait un caractère, précisément à l'âge où le caractère se défait pour se refaire, précisément à l'âge où il y a toute une refonte, toute une reconstitution du caractère, et celle-ci destinée à être définitive. Il importe que cet établissement définitif du caractère féminin se fasse dans les meilleures conditions possibles. Il se fait dans les plus mauvaises quand il se fait dans l'oisiveté. L'oisiveté disaient nos excellents grands-pères, est la mère de tous les vices. Je dirai bien plus, en demandant pardon pour le paradoxe : elle est la mère de tous les travers. Soyez sûr qu'à une femme récriminatrice, pointue, désagréable, et au demeurant fort bonne femme, ou qui, très évidemment, aurait pu l'être, si l'on demandait "Que faisiez vous de seize à vingt-cinq ans"? elle vous répondrait : "Rien du tout."

Une jeune fille qui, au sortir de la pension et en possession de son brevet "simple", est mise peu à peu au gouvernement de la maison, a affaire aux domestiques, aux fournisseurs, aux menues réparations s'occupe du marché et des achats, cette jeune fille-là s'habitue de bonne heure aux contre-temps, s'habitue à être contrariée, car la vie la plus simple contrarie toujours par mille incidents, s'exerce à la patience, à la persévérance tranquille, à l'entêtement doux, à réprimer constamment l'irritabilité, en constatant qu'elle ne sert à rien, jusqu'à l'éteindre peu à peu presque entièrement ; et quand le moment du mariage arrivera, elle ne sera plus une récriminatrice. Tout au moins elle n'aura pas appris à l'être.

Et, du reste, il faut laisser de la liberté, de la latitude aux différents caractères. Je dirai aux jeunes filles : de seize ans au mariage, soyez ménagères ou soyez autre chose. J'ai ma préférence mais je ne l'impose pas. Soyez ménagères, ou soyez philanthropes, ou soyez artistes. Mais soyez des travailleuses. Occupez-vous. Ne rêvassez pas. Ne vous ennuyez pas. L'ennui, voilà l'ennemi à tous les âges de l'existence. Mais à votre âge, d'abord, il est plus terrible qu'à un autre, étant plus anormal ; et ensuite il est le père des défauts les plus désagréables pour les autres et pour vous-mêmes que vous puissiez traîner à travers votre vie. Et cela vaut peut-être la peine qu'on y réfléchisse.

EMILE FAGUET.



POUR L'ŒUVRE DES VOCATIONS

- | | |
|---|--|
| Mlle Maria Fisette, 50 cts. | Anonyme, avec recommandation aux prières du Juniorat, 25 cts |
| Mme A. Cormier, 50 cts. | Mlle Eugénie Pinet, en reconnaissance pour une faveur, \$1. |
| M. Placide Chaput, en actions de grâces à la Sainte Famille et à saint Antoine, 50 cts. | Feu M. Pierre Guindon, 50 cts. |
| Rév. Père Thibeau, \$5. | Feu Mme Elmira Blair, 50 cts. |
| Mme Joseph Huot, 25 cts. | Feu Mme Ségala, née Huot, 50c. |
| Mme Alphée Coll, 50 cts. | M. Evangeliste Sylvain, 50 cts. |
| Une zelatrice, 25 cts. | Mme Rosanna Sylvain, 50 cts. |
| Feu M. Cléophas Côté, 50 cts | Mlle Cyrienne Lamir, 50 cts. |
| Mme Emilien Vézina, pour intentions particulières, \$2. | Mlle Clorinthe Gauvreau, 50 cts |
| M. Christophe Côté, 80 cts. | Mme Jules Guay, \$1. |
| Feu M. Félix Landry, 50 cts. | Mlle Yvonne Dugas, 50 cts, |
| Mme Félix Landry, 50 cts. | M. Félix Noël, 50 cts. |
| Feu Mme Olivier Lebel, 50 cts. | Mme Félix Noël, 50 cts. |
| Feu M. Antoine Bouchard, 50 cts | M. Wenceslas Noël, 50 cts. |
| Une abonnée, \$1. | Feu Mme Edouard Marcoux, 50c |
| Mme A. Manseau, 35 cts. | Mme Vve François Noël, 50 cts. |
| Mlle Alma Champagne, 50 cts. | Mlle Mary Genest, 50 c.s. |
| M. Philippe Bernard, 50 cts. | Mlle Alphonsine Roy, 25 cts. |
| M. Damase Lafèche, 50 cts. | M. Joseph Benoit, 50 cts. |
| M. Hylas Fontaine, en reconnaissance pour une faveur obtenue par l'intercession de saint Antoine, 50 cts. | M. Léon Benoit, 50 cts. |
| M. Célestin Fortin, 20 cts. | Mme Liboire Chivrette, 50 cts. |
| Mme Henri Beaudette, 50 cts. | Mme Pierre Latouche, 50 cts. |
| Mme Etienne Marcoux, 50 cts. | (L'adresse n'est pas donnée) |
| M. Camille Picard, 50 cts. | Mme J. C. Lindsay, 50 cts. |
| Elèves du Pensionnat, Lachine, \$5.00. | Abonnée, \$5 |
| Mère Générale des Sœurs de Ste-Anne, Lachine, \$5. | Mlle Odile Gaudry, 50 cts. |
| Les Sœurs du Bon Pasteur, Montréal, \$10. | Mlle Irène Picher, 55 cts. |
| Les Enfants de Marie, égise St-Pierre, Montréal, \$5. | Mme Patrick Auger, 50 cts |
| Mme Elise Pagé, 50 cts. | M. Joseph Adolphe Poirier, \$5. |
| Mlle Antonie Marie Pagé, 50 cts. | Mlle Helène Fortin, 50 cts. |
| | M. Théodule Magnan, 50 cts. |
| | Mme L. D. Biltner, \$1. |
| | Mme Thomas Chabot, 50 cts. |
| | Mme M. Jeanne Chenette, 25 cts. |
| | M. G. B. Courcelles, 30 cts. |
| | M. Valério Brabant, 50 cts. |
| | M. Darius Brabant, 50 cts. |

LE RHUME

Il n'y a pas d'affection plus ridicule que le Coryza, fort improprement baptisé rhume de cerveau. A peine le premier frisson par lequel il s'annonce s'est-il fait sentir que la victime éternue, se mouche, crache, pleure, voit sa figure se décomposer et revêtir des tons cramoisés dont elle se désespère.

Comment combattre le rhume de cerveau ? Voici un traitement aussi simple qu'efficace. Il s'agit tout bonnement de priser du sel fin, l'aspirant fortement. Le sel produit immédiatement un écoulement abondant qui décongestionne les voies nasales et fait aboutir en un jour ou deux, sinon même en quelques heures, le rhume de cerveau le plus opiniâtre. S'il subsiste, on se barbouille bravement le nez et le front avant de se coucher avec de la chandelle de suif, et lendemain il n'y paraît plus.

C'est simple, on le voit comme l'œuf de Christophe Colomb. Le tout était de savoir.



—M. Emile Ch... messe, en reconnaissance de la Bonne Ste Foyer.

St. F.—Une pe... celles de vos juni... cession de la Saint... demande depuis l...

—Une personne

—Une personne

Saint-Boniface—protection de la S... la bonne édificatio... genou : des forces... se tenir debout.

Montpellier—Je... tes, ma guérison.

X—A la protect... des protestants et... prêtre.

Saint-Raymond—porelles.

Trois-Pistoles—A... faveur ardemment... d'aumônes pour l'O

Ilets-Caribou—A

Saint-Rémi—Je... Sainte Famille, à s... un membre de la fa

Sault Montmoren... demande sa guérison

New Bedford—Je... pour connaître ma v



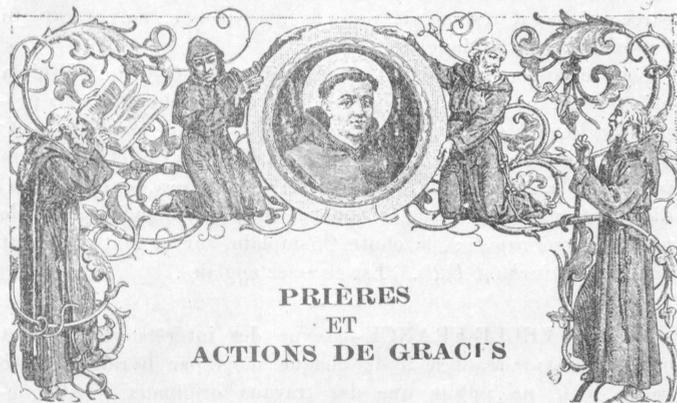
Sainte-Pétronille, I... mercier assez du mag... vous avez eu la bonté

CATIONS

avec recommandation
es du Juniorat, 25 cts
nie Pinet, en recon-
e pour une faveur, \$1.
rre Guindon, 50 cts.
Elmira B-l-ir, 50 cts.
Ségala, née Huot, 50c.
iste Sylvain, 50 cts.
ma Sylvain, 50 cts.
ne Lami, 50 cts.
the Gauvreau, 50 cts
Guay, \$1.
e Dugas, 50 cts,
ôël, 50 cts.
Noël, 50 cts.
las Noël, 50 cts.
Édouard Mareux, 50c
François Noël, 50 cts.
Genest, 50 c-s.
nsine Roy, 25 cts.
Benoît, 50 cts.
enoît, 50 cts.
e Ch-vrotte, 50 cts.
e Latouche, 50 cts.
sse n'est pas donnée)
Lindsay, 50 cts.
5
Gaudry, 50 cts.
Picher, 55 cts.
k Aug-r, 50 cts
Adolphe Poirier, \$5.
a Fortin, 50 cts.
e Magnan, 50 cts.
Bittner, \$1.
as Chabot, 50 cts.
anne Chenette, 25 cts.
urcelles, 30 cts.
o Brabant, 50 cts.
rabant, 50 cts.

ule que le Cory-
e de cerveau. A
l's-annonce s'est-
se mouche, cra-
poser et revêtir
spère.

erveau? Voici
ficace. Il s'agit
, l'aspirant forte-
it un écoulement
voies nasales et
sinon même en
au le plus opi-
le bravement le
avec de la chan-
traît plus.
l'œuf de Chris-
voir.



PRIÈRES
ET
ACTIONS DE GRÂCES

—M. Emile Chartier nous envoie \$2.50, honoraires d'une grand" messe, en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de la Bonne Ste Anne, avec promesse de publier dans *L'Ami du Foyer*.

St. F.—Une personne se recommande à vos bonnes prières et à celles de vos junioristes pour obtenir du Sacré-Cœur, par l'intercession de la Sainte Vierge et de saint Antoine, une grâce qu'elle demande depuis longtemps.

—Une personne malade, pour sa guérison.

—Une personne menacée de surdité—un malade.

Saint-Boniface—Aux prières de vos junioristes, pour obtenir la protection de la Sainte Famille—afin qu'on ait l'esprit de famille—la bonne édification, la charité et l'union. Guérison d'un mal au genou : des forces pour mon petit garçon de 14 mois qui ne peut se tenir debout.

Montpellier—Je recommande aux prières de vos bons junioristes, ma guérison. J'ai un pied qui me fait bien souffrir.

X—A la protection de la Sainte Famille, mes filles mariées à des protestants et dont les mariages n'ont pas été bénis par le prêtre.

Saint-Raymond—Une vocation—deux grâces spirituelles et temporelles.

Trois-Pistoles—A vos prières et à celles de vos junioristes, une faveur ardemment et depuis longtemps désirée, avec promesse d'aumônes pour l'Œuvre des Vocations.

Ilets-Caribou—Aux prières, mon petit garçon infirme
Mme U. G.

Saint-Rémi—Je vous demande une neuvaine de prières à la Sainte Famille, à saint Antoine et à la bonne sainte Anne pour un membre de la famille dangereusement malade.
A. A.

Sault Montmorency—Un père de famille qui a perdu la vue et demande sa guérison à la Sainte Famille.

New Bedford—Je me recommande aux prières de vos junioristes pour connaître ma vocation et réussir dans mes entreprises.
A. L. P.



Sainte-Pétronille, Ile d'Orléans—Je ne pourrai jamais vous remercier assez du magnifique volume, Angéline de Montbrun, que vous avez eu la bonté de m'envoyer.
M. G.



ALFRED DE VIGNY (*Académie française. Prix d'éloquence 1906*). Essai accompagné d'une note bibliographique et de lettres inédites, par Maurice Masson, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg (Suisse). 1 vol. in-16. Prix : franco, 25 cts.—Librairie BLOUD & CIE, 4, rue Madame, Paris (VI).

Cette étude est le "discours sur Alfred de Vigny" que l'Académie française a couronné en 1906 au concours d'éloquence. C'est avant tout un essai d'explication intérieure de la vie et de l'œuvre du poète. Il y a chez Vigny comme un va-et-vient douloureux de sentiments, d'idées et de goûts, une lutte incessante et triste de son âme contre sa destinée. Ce "sombre duel" où il connut en l'aimant la consolante "majesté des souffrances humaines"—l'auteur a essayé de le décrire. Il a cherché les éléments de cette histoire non seulement dans les poèmes de Vigny, dans ses nouvelles et son théâtre, mais dans sa correspondance encore si peu lue et pourtant si précieuse. Le portrait ainsi esquissé se rapproche beaucoup plus de la vérité, semble-t-il, que le portrait traditionnel. L'étude est accompagnée de nombreuses notes, de cinq lettres inédites et d'une bibliographie qui pourra suppléer en une certaine mesure, aux éditions si incomplètes et si défectueuses de Vigny.

L'Ami du Clergé a stigmatisé Alfred de Vigny en l'appelant, avec raison, "le plus indomptable des ennemis de Dieu."

PETITE MAITRISE DES COLLEGES.—Sous ce titre. M. Ernest Gagnon vient de faire paraître la première partie d'une série d'hymnes, proses, motets, etc., pour les offices du soir, à trois et à quatre voix, en chant grégorien, plain-chant musical, et musique moderne de sa composition. Tous ces chœurs sont d'exécution facile. L'auteur s'est efforcé de les présenter sous une forme grave, sans doute, mais avant tout pieuse, douce et suave, selon le conseil de saint Bernard.

Plain-chant—Panis Angelicus, chœur à 4 voix. Panis Angelicus, accompagnement du même chœur haussé d'un ton. Panis Angelicus, chœur à 3 voix égales. Panis Angelicus, le même chœur à 4 voix inégales.

O salutaris Hostia! chœur à 3 voix égales. O salutaris Hostia! le même chœur à 4 voix inégales.

Ecce Panis Angelorum, chœur à 4 voix.

Adore Te, chœur à 4 voix.

Ave, Maris Stella, Plain-chant musical attribué à Lulli.—Chœur à 4 voix inégales. Ave, Maris Stella, le même chœur à 3 voix égales.

Te, Joseph, celebrent, chœur à 4 voix.

Parce, Domine? Solo et chœur.

Tantum Ergo, chœur à 4 voix.

Musique moderne—Tantum Ergo (en ré), chœur à trois voix égales; Tantum Ergo (en fa), chœur à trois voix égales—ERNEST GAGNON.

Ave, Verum, chœur à 4 voix égales; Ave, Verum, le même chœur à 3 voix égales—ERNEST GAGNON.

On peut se procurer ce premier cahier de "La Petite Maîtrise des Collèges" en s'adressant à M. ERNEST GAGNON, 164, Grande-Allée, Québec.

Prix : \$1.00 l'exemplaire (plus 5 cts pour frais de poste). \$5.00 pour 6 exemplaires; \$10.00 pour 12 exemplaires, frais d'expédition non compris.

Un deuxième cahier est actuellement en préparation.



UNE FLEUR MYSTIQUE DE LA NOUVELLE FRANCE
—VIE DE LA MÈRE MARIE-CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN, Religieuse de l'Hôtel-Dieu de Québec, 1632-1668, par le R. P. L. HUDON, S.J. — Un beau volume in-8 de 300 pages, orné de 2 gravures hors-texte—portraits de la Mère de Saint Augustin et du Père Jean de Brébeuf. En vente aux bureaux du *Messenger Canadien* et chez les principaux libraires. Prix : 60 cts, frais de port en plus (10 cts).

Le R. P. Hudon fait hommage de son livre à Mgr Bégin, archevêque de Québec. Pour faire l'éloge de la Vie de la Mère de Saint-Augustin, nous n'aurions qu'à reproduire la lettre que l'illustre archevêque adresse à l'auteur, mais nous nous avons été trop impressionné par la lecture de ce livre pour n'en pas dire quelques mots. Cette simple histoire d'une religieuse, dont la vie se passe dans la solitude d'un cloître, contient des pages étonnantes, qui jettent des reflets de lumière sur votre vie à vous et vous font regretter d'avoir été si peu généreux dans la voie de l'expiation. A peine âgée de trois ans et demi, elle brûlait déjà d'un ardent désir de faire la volonté de Dieu et de la voir accomplie en elle absolument. Ayant ouï qu'on fait plus sûrement la volonté de Dieu dans les afflictions que lorsqu'on a tout à souhait, cette enfant de quatre ans suppliait instamment la sainte Vierge, tous les jours, de lui envoyer bien des maladies. Elle demandait à Notre-Seigneur à genoux, les larmes aux yeux, la grâce de souffrir pour son amour et si elle avait quelque chose à endurer, elle voulait que ce fût pour les autres.

Voici, en quelques mots, toute l'histoire de cette sainte religieuse : le secret de sa sainteté, le désir ardent d'accomplir la volonté divine. Devant cette volonté vient échouer la tentation de retourner en France ; parce que Dieu lui a fait comprendre qu'Il la veut au Canada, pour y accomplir quelque chose de particulier. Cette mission qu'elle a à remplir, c'est un long et crucifiant martyre de douze années de souffrances indicibles. Victime volontaire, elle s'est offerte à la justice de Dieu, pour détourner le cours des châtements qui vont tomber sur un peuple coupable. Non seulement elle sauve les coupables des traits de la colère de Dieu, mais elle enchaîne les démons, les arrête dans leur œuvre de perversion et les tient comme prisonniers, leur ôtant le pouvoir de nuire. La rage des légions infernales se tourne contre elle, et commence une lutte longue, harassante, sous le regard de Dieu et des célestes protecteurs de la sainte religieuse qui triomphe de l'enfer. Et avec sa douce mort, coïncide le commencement d'une ère nouvelle, de justice, de paix et d'allégresse pour la patrie canadienne. Peu d'écrivains étaient aussi bien qualifiés que le rédacteur du *Messenger Canadien* pour écrire cette vie. Mgr Bégin félicite l'auteur de la bonne œuvre qu'il a faite et nous, nous l'en remercions.

BULLETIN DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA. Abonnement, \$1.00 ; pour les élèves des collèges et des couvents : 50 sous Adresse : M. le secrétaire de la société du parler français au Canada Université Laval, Québec.

Livraison de novembre—M. Eug. ROUILLARD : Les nouveaux cantons. En 1906, la province de Québec comptait quatre cent trente cantons. On vient d'en ajouter une trentaine de nouveaux. L'honorable M. Turgeon a confié à M. Eugène Taché, sous-ministre des Terres et Forêts, l'organisation de ces cantons. M. Taché a été particulièrement heureux dans le choix des noms qu'il leur a donnés. Chacun de ces noms rappelle le souvenir d'un navigateur illustre ayant exploré la Côte-Nord.—Extrait du livre des délibérations de la Société du Parler français au Canada. Il s'agit ici de la commission de géographie qui désire fixer l'orthographe de certains noms géographiques français et sauvages. Dans une très intéressante dissertation, la Société combat l'idée de la Commission d'accepter deux nomenclatures, anglaise et française, pour la province de Québec. Les noms de lieux sont des noms propres comme les noms de personnes et ne se traduisent pas. Ainsi Cap-

de-la-Madeleine ne peut se traduire "Cape de la Madeleine," parce qu'alors il désignerait, non pas une paroisse, mais un cap qui s'appellerait De la Madeleine.

Sous le rapport intellectuel, Québec devance Ontario. Il n'y a qu'à Québec qu'on se préoccupe de l'orthographe des noms propres des lieux. Qu'on jette un coup d'oeil sur une carte de la région de l'Ottawa, dressée par un Anglais d'Ontario, et l'on verra par exemple, que cet endroit resserré de l'Ottawa, que les Canadiens ont appelé *Chenaux*, est indiqué sur la carte anglaise sous le nom de *snows rapids* ; la chute Champlain, sur la Mattawan, est appelée *Plav chant Falls*. Est-ce assez anglais ?

LA NOUVELLE-FRANCE—Revue des intérêts religieux et nationaux—paraissant le 15 de chaque mois par livraison de 48 pages in-4, ne publie que des travaux originaux. Abonnement, par an, \$1. Rédaction et administration, 2, rue Port-Dauphin, Québec.

NECROLOGIE



- M. William Chamard, Murray Bay.
Mme Albéric Gauthier, Drummondville.
Mme J. B. Boyer, Montréal.
Mme Hector Caron, Lasalle.
M. Benjamin Jeannette, Saint-Martin.
Mme J.-B. Dauphinais, Ste-Rose du Lac.
Mme Henri Vaillancourt, Lachine.
M. Norbert Nolin, Saint-Boniface.
Rév. Alph. Dazé, L'Assomption.
Mme Nazaire Germain, Winnipeg.
M. Oscar Pelleiier, Ste-Rosalie.

Que par la miséricorde de Dieu, leurs âmes et les âmes de tous les fidèles trépassés, reposent en paix.

Nous disons deux messes, chaque semaine, pour nos abonnés. Ils peuvent appliquer à telle ou telle personne, vivante ou défunte, les 104 messes dites chaque année à leur intention.

Nous disons chaque mois une messe de *requiem* pour nos abonnés décédés ou cours du mois.

—Nous disons tous les jours, avec nos *Junioristes*, la 4e dizaine du chapelet pour les intentions recommandées et la 5e dizaine pour les abonnés décédés au cours du mois.

Saint-Boniface, Man., imprimerie du MANITOBA